



Anatole France

Œuvres

II

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MARIE-CLAIRE BANCQUART

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ANATOLE FRANCE

Œuvres

II

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MARIE-CLAIRE BANCQUART

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Calman-Lévy
*pour les œuvres d'A. France réunies
dans ce volume.*

© Éditions Gallimard, 1987,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

LA RÔTISSERIE
DE LA
REINE PÉDAUQUE

Le manuscrit original, d'une belle écriture du XVIII^e siècle, porte en sous-titre : Vie et opinions de M. l'abbé Jérôme Coignard^a.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

J'ai dessein^a de rapporter les rencontres singulières de ma vie. Il y en a de belles et d'étranges. En les remémorant, je doute moi-même si je n'ai pas rêvé. J'ai connu un kabbaliste gascon dont je ne puis dire qu'il était sage, car il périt malheureusement, mais qui me tint, une nuit, dans l'île aux Cygnes, des discours sublimes que j'ai eu le bonheur de retenir et le soin de mettre par écrit. Ces discours avaient trait à la magie et aux sciences occultes, dont on est aujourd'hui fort entêté¹. On ne parle que de Rose-Croix*. Au reste, je ne me flatte pas de tirer grand honneur de ces révélations. Les uns diront que j'ai tout inventé et que ce n'est pas la vraie doctrine; les autres que je n'ai dit que ce que tout le monde savait. J'avoue que je ne suis pas très instruit dans la kabbale, mon maître ayant péri au début de mon initiation. Mais le peu que j'ai appris de son art me fait véhémentement soupçonner que tout en est illusion, abus et vanité. Il suffit, d'ailleurs, que la magie soit contraire à la religion pour que je la repousse de toutes mes forces. Néanmoins, je crois devoir m'expliquer sur un point de cette fausse science, pour qu'on ne m'y juge pas plus ignorant encore que je ne le suis. Je sais que les kabbalistes pensent généralement que les Sylphes, les

* Ceci fut écrit dans la seconde moitié du xviii^e siècle
(*Note de l'éditeur*^b.)

Salamandres, les Elfes, les Gnomes et les Gnomides naissent avec une âme périssable comme leur corps et qu'ils acquièrent^a l'immortalité par leur commerce avec les mages*. Mon kabbaliste enseignait, au contraire, que la vie éternelle n'est le partage d'aucune créature, soit terrestre, soit aérienne. J'ai suivi son sentiment sans prétendre m'en faire juge.

Il avait coutume de dire que les Elfes tuent ceux qui révèlent leurs mystères et il attribuait à la vengeance de ces esprits la mort de M. l'abbé Coignard, qui fut assassiné sur la route de Lyon. Mais je sais bien que cette mort, à jamais déplorable, eut une cause plus naturelle. Je parlerai librement des Génies de l'air et du feu. Il faut savoir courir quelques risques dans la vie, et celui des Elfes est extrêmement petit.

J'ai recueilli avec zèle les propos de mon bon maître, M. l'abbé Jérôme Coignard, qui périt comme je viens de le dire. C'était un homme plein de science et de piété. S'il avait eu l'âme moins inquiète, il aurait égalé en vertu M. l'abbé Rollin³, qu'il surpassait de beaucoup par l'étendue du savoir et la profondeur de l'intelligence. Il eut du moins, dans les agitations d'une vie troublée, l'avantage sur M. Rollin de ne point tomber dans le jansénisme. Car la solidité de son esprit ne se laissait point ébranler par la violence des doctrines téméraires, et je puis attester devant Dieu la pureté de sa foi^e. Il avait une grande connaissance du monde, acquise dans la fréquentation de toutes sortes de compagnies. Cette expérience l'aurait beaucoup servi dans les histoires romaines qu'il eût sans doute composées, à l'exemple de M. Rollin, si le loisir et le temps ne lui eussent fait défaut, et si sa vie eût été mieux assortie à son génie. Ce que je rapporterai d'un si excellent homme fera l'ornement de ces mémoires. Et comme Aulu-Gelle, qui conféra les plus beaux endroits des philosophes en ses *Nuits*

* Cette opinion est soutenue notamment dans un petit livre de l'abbé Montfaucon de Villars¹ : *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes et mystérieuses suivant les principes des anciens mages ou sages kabbalistes*. Il y en a plusieurs éditions. Je me contenterai de signaler celle d'Amsterdam (chez Jacques Le Jeune, 1700, in-18, figures). Elle contient une seconde partie, qui n'est pas dans l'édition originale². (Note de l'éditeur^b.)

attiques, comme Apulée, qui mit dans sa *Métamorphose* les meilleures fables des Grecs, je me donne un travail d'abeille et je veux recueillir un miel exquis. Je ne saurais néanmoins me flatter au point de me croire l'émule de ces deux grands auteurs, puisque c'est uniquement dans les propres souvenirs de ma vie, et non dans d'abondantes lectures, que je puise toutes mes richesses. Ce que je fournis de mon propre fonds c'est la bonne foi. Si jamais quelque curieux lit mes mémoires, il reconnaîtra qu'une âme candide pouvait seule s'exprimer dans un langage si simple et si uni. J'ai toujours passé pour très naïf dans les compagnies où j'ai vécu. Cet écrit ne peut que continuer cette opinion après ma mort^a.



J'ai nom Elme-Laurent-Jacques Ménétrier. Mon père, Léonard Ménétrier, était rôtisseur^b rue Saint-Jacques à l'enseigne de *La Reine Pédauque*, qui, comme on sait, avait les pieds palmés à la façon des oies et des canards¹.

Son auvent^c s'élevait vis-à-vis de Saint-Benoît-le-Bétourné², entre Mme Gilles, mercière aux *Trois Pucelles*, et M. Blaizot, libraire³ *À l'Image Sainte Catherine*, non loin du *Petit Bacchus*⁴, dont la grille, ornée de pampres, faisait le coin de la rue des Cordiers⁵. Il m'aimait beaucoup et quand, après souper, j'étais couché dans mon petit lit, il me prenait la main, soulevait l'un après l'autre mes doigts, en commençant par le pouce⁶, et disait :

« Celui-là l'a tué, celui-là l'a plumé, celui-là l'a fricassé, celui-là l'a mangé. Et le petit Riquiqui, qui n'a rien du tout.

« Sauce, sauce, sauce, ajoutait-il en me chatouillant, avec le bout de mon petit doigt, le creux de la main. »

Et il riait très fort^a. Je riais aussi en m'endormant, et ma mère affirmait que le sourire restait encore sur mes lèvres le lendemain matin.

Mon père était bon rôtisseur et craignait Dieu.

C'est pourquoi il portait, aux jours de fête, la bannière des rôtisseurs, sur laquelle un beau saint Laurent était brodé avec son gril et une palme d'or. Il avait coutume de me dire :

« Jacquot, ta mère est une sainte et digne femme. »

C'est un propos qu'il se plaisait à répéter. Et il est vrai que ma mère allait tous les dimanches à l'église avec un livre imprimé en grosses lettres. Car elle savait mal lire le petit caractère qui, disait-elle, lui tirait les yeux hors de la tête. Mon père passait, chaque soir, une heure ou deux au cabaret du *Petit Bacchus*, que fréquentaient Jeannette la vieilleuse et Catherine la dentellière. Et, chaque fois qu'il en revenait un peu plus tard que de coutume, il disait d'une voix attendrie en mettant son bonnet de coton :

« Barbe, dormez en paix. Je le disais tantôt encore au coutelier boiteux : Vous êtes une sainte et digne femme. »

J'avais six ans, quand, un jour, rajustant son tablier, ce qui était en lui signe de résolution, il me parla de la sorte :

« Miraut, notre bon chien, a tourné ma broche pendant quatorze ans. Je n'ai pas de reproche à lui faire. C'est un bon serviteur qui ne m'a jamais volé le moindre morceau de dinde ni d'oie. Il se contentait pour prix de sa peine de lécher la rôtissoire. Mais il se fait vieux. Sa patte devient raide, il n'y voit goutte et ne vaut plus rien pour tourner la manivelle. Jacquot, c'est à toi, mon fils, de prendre sa place. Avec de la réflexion et quelque usage, tu y réussiras sans faute aussi bien que lui. »

Miraut écoutait ces paroles et secouait la queue en signe d'approbation. Mon père poursuivit :

« Donc, assis sur cet escabeau, tu tourneras la broche. Cependant, afin de te former l'esprit, tu repasseras ta *Croix de Dieu*¹, et quand, par la suite, tu sauras lire toutes les lettres moulées, tu apprendras par cœur quelque livre de grammaire ou de morale ou encore les belles maximes de l'Ancien et Nouveau Testament. Car la connaissance de Dieu et la distinction du bien et du mal sont nécessaires même dans un état mécanique, de petit renom sans doute, mais

honnête comme est le mien, qui fut celui de mon père et qui sera le tien, s'il plaît à Dieu. »

À compter de ce jour, assis du matin au soir, au coin de la cheminée, je tournai la broche, ma *Croix de Dieu* ouverte sur mes genoux. Un bon capucin, qui venait, avec son sac, quêter chez mon père, m'aidait à épeler. Il le faisait d'autant plus volontiers que mon père, qui estimait le savoir, lui payait ses leçons d'un beau morceau de dinde et d'un grand verre de vin, tant qu'enfin le petit frère, voyant^a que je formais assez bien les syllabes et les mots, m'apporta une belle *Vie de sainte Marguerite*¹, où il m'enseigna à lire couramment.

Un jour, ayant posé, comme de coutume, sa besace sur le comptoir, il vint s'asseoir près de moi, et, chauffant ses pieds nus dans la cendre du foyer, il me fit dire pour la centième fois :

*Pucelle sage, nette et fine^b,
Aide des femmes en gésine,
Ayez pitié de nous.*

À ce moment, un homme d'une taille épaisse et pourtant assez noble, vêtu de l'habit ecclésiastique, entra dans la rôtisserie et cria d'une voix ample :

« Holà ! l'hôte, servez-moi un bon morceau. »

Il paraissait, sous ses cheveux gris, dans le plein de l'âge et de la force. Sa bouche était riante et ses yeux vifs^c. Ses joues un peu lourdes et ses trois mentons descendaient majestueusement sur un rabat, devenu par sympathie aussi gras que le cou qui s'y répandait^a.

Mon père, courtois par profession, tira son bonnet et dit en s'inclinant :

« Si Votre Révérence veut se chauffer un moment à mon feu, je lui servirai ce qu'elle désire. »

Sans se faire prier davantage, l'abbé prit place devant la cheminée à côté du capucin.

Entendant le bon frère qui lisait :

*Pucelle sage, nette et fine,
Aide des femmes en gésine...,*

il frappa dans ses mains et dit :

« Oh ! l'oiseau rare ! l'homme unique ! Un capucin

qui sait lire ! Eh ! petit frère, comment vous nommez-vous ?

— Frère Ange¹, capucin indigne », répondit mon maître.

Ma mère, qui de la chambre haute entendit des voix, descendit dans la boutique, attirée par la curiosité.

L'abbé la salua avec une politesse déjà familière et lui dit :

« Voilà qui est admirable, madame, frère Ange est capucin et il sait lire !

— Il sait même lire toutes les écritures », répondit ma mère.

Et, s'approchant du frère, elle reconnut l'oraison de sainte Marguerite à l'image qui représentait la vierge martyre, un goupillon à la main.

« Cette prière, ajouta-t-elle, est difficile à lire, parce que les mots en sont tout petits et à peine séparés. Par bonheur, il suffit, dans les douleurs, de se l'appliquer comme un emplâtre à l'endroit où l'on ressent le plus de mal, et elle opère de la sorte aussi bien et mieux même que si on la récitait. J'en ai fait l'épreuve, monsieur, lors de la naissance de mon fils Jacquot, ici présent.

— N'en doutez point, ma bonne dame, répondit frère Ange : l'oraison de sainte Marguerite est souveraine pour ce que vous dites, à la condition expresse de faire l'aumône aux capucins. »

Sur ces mots, frère Ange vida le gobelet que ma mère lui avait rempli jusqu'au bord, jeta sa besace sur son épaule et s'en alla du côté du *Petit Bacchus*.

Mon père servit un quartier de volaille à l'abbé, qui, tirant de sa poche un morceau de pain, un flacon de vin et un couteau dont le manche de cuivre représentait le feu roi en empereur romain sur une colonne antique, commença de souper.

Mais, à peine avait-il mis le premier morceau dans sa bouche, qu'il se tourna vers mon père, et lui demanda du sel, surpris qu'on ne lui eût point d'abord présenté la salière.

« Ainsi, dit-il, en usaient les Anciens². Ils offraient le sel en signe d'hospitalité. Ils plaçaient aussi des salières dans les temples, sur la nappe des dieux. »

Mon père lui présenta du sel gris dans le sabot qui

était accroché à la cheminée. L'abbé en prit à sa convenance et dit :

« Les Anciens considéraient le sel comme l'assaisonnement nécessaire de tous les repas et ils le tenaient en telle estime qu'ils appelaient sel, par métaphore, les traits d'esprit qui donnent de la saveur au discours.

— Ah ! dit mon père, en quelque estime que vos Anciens l'aient tenu, la gabelle aujourd'hui le met encore à plus haut prix. »

Ma mère, qui écoutait en tricotant un bas de laine, fut contente de placer son mot.

« Il faut croire, dit-elle, que le sel est une bonne chose, puisque le prêtre en met un grain sur la langue des enfants qu'on tient sur les fonts du baptême. Quand mon Jacquot sentit ce sel sur sa langue, il fit la grimace, car, tout petit qu'il était, il avait déjà de l'esprit. Je parle, monsieur l'abbé, de mon fils Jacques, ici présent. »

L'abbé me regarda et dit :

« C'est maintenant un grand garçon. La modestie est peinte sur son visage, et il lit attentivement la *Vie de sainte Marguerite*.

— Oh ! reprit ma mère, il lit aussi l'oraison pour les engelures et la prière de saint Hubert¹, que frère Ange lui a données, et l'histoire de celui qui a été dévoré, au faubourg Saint-Marcel, par plusieurs diables, pour avoir blasphémé le saint nom de Dieu. »

Mon père me regarda avec admiration, puis il coula dans l'oreille de l'abbé que j'apprenais tout ce que je voulais, par une facilité native et naturelle.

« Ainsi donc, réplique l'abbé, le faut-il former aux bonnes lettres, qui sont l'honneur de l'homme, la consolation de la vie et le remède à tous les maux, même à ceux de l'amour, ainsi que l'affirme le poète Théocrite².

— Tout rôtisseur que je suis, répondit mon père, j'estime le savoir et je veux bien croire qu'il est, comme dit Votre Grâce, un remède à l'amour. Mais je ne crois pas qu'il soit un remède à la faim.

— Il n'y est peut-être pas un onguent souverain, répondit l'abbé; mais il y porte quelque soulagement à la manière d'un baume très doux, quoique imparfait. »

Comme il parlait ainsi, Catherine la dentellière

parut au seuil, le bonnet sur l'oreille et son fichu très chiffonné. À sa vue^a, ma mère fronça le sourcil et laissa tomber trois mailles de son tricot.

« Monsieur Ménétrier, dit Catherine à mon père, venez dire un mot aux sergents du guet. Si vous ne le faites, ils conduiront sans faute frère Ange en prison. Le bon frère est entré tantôt au *Petit Bacchus*, où il a bu deux ou trois pots qu'il n'a point payés, de peur, disait-il, de manquer à la règle de saint François. Mais le pis de l'affaire est que, me voyant sous la tonnelle en compagnie, il s'approcha de moi pour m'apprendre certaine oraison nouvelle. Je lui dis que ce n'était pas le moment, et, comme il devenait pressant, le coutelier boiteux, qui se trouvait tout à côté de moi, le tira très fort par la barbe. Alors, frère Ange se jeta sur le coutelier, qui roula à terre, emportant la table et les brocs. Le cabaretier accourut au bruit et, voyant la table culbutée, le vin répandu et frère Ange, un pied sur la tête du coutelier, brandissant un escabeau dont il frappait tous ceux qui l'approchaient, ce méchant hôte jura comme un diable et s'en fut appeler la garde. Monsieur Ménétrier, venez sans tarder, venez tirer le petit frère de la main des sergents. C'est un saint homme et il est excusable dans cette affaire. »

Mon père était enclin à faire plaisir à Catherine. Mais cette fois les paroles de la dentellière n'eurent point l'effet qu'elle en attendait. Il répondit net qu'il ne trouvait pas d'excuse à ce capucin et qu'il lui souhaitait une bonne pénitence au pain et à l'eau, au plus noir cul-de-basse-fosse du couvent dont il était l'opprobre et la honte.

Il s'échauffait en parlant :

« Un ivrogne et un débauché à qui je donne tous les jours du bon vin et de bons morceaux et qui s'en va au cabaret lutiner des guilledines^b assez abandonnées pour préférer la société d'un coutelier ambulancier et d'un capucin à celle des honnêtes marchands jurés du quartier ! Fi ! fi ! »

Il s'arrêta court à cet endroit de ses invectives et regarda à la dérobée ma mère qui, debout et droite contre l'escalier, poussait à petits coups secs l'aiguille à tricoter.

Catherine, surprise par ce mauvais accueil, dit sèchement :

« Ainsi, vous ne voulez pas dire une bonne parole au cabaretier et aux sergents ? »

— Je leur dirai, si vous voulez, qu'ils emmènent le coutelier avec le capucin.

— Mais, fit-elle en riant, le coutelier est votre ami.

— Moins mon ami que le vôtre, dit mon père irrité. Un gueux qui tire la bricole et va clochant !

— Oh ! pour cela, s'écria-t-elle, c'est bien vrai qu'il cloche. Il cloche, il cloche, il cloche ! »

Et elle sortit de la rôtisserie, en éclatant de rire.

Mon père, se tournant alors vers l'abbé, qui grattait un os avec son couteau :

« C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Grâce : chaque leçon de lecture et d'écriture que ce capucin donne à mon enfant, je la paie d'un gobelet de vin et d'un fin morceau, lièvre, lapin, oie, voire géline ou chapon. C'est un ivrogne et un débauché ! »

— N'en doutez point, répondit l'abbé.

— Mais, s'il ose jamais mettre le pied sur mon seuil, je le chasserai à grands coups de balai.

— Ce sera bien fait, dit l'abbé. Ce capucin est un âne, et il enseignait à votre fils bien moins à parler qu'à braire. Vous ferez sagement de jeter au feu cette *Vie de sainte Marguerite*, cette prière pour les engelures et cette histoire de loup-garou, dont le frocard empoisonnait l'esprit de votre fils. Au prix où frère Ange donnait ses leçons, je donnerai les miennes ; j'enseignerai à cet enfant le latin et le grec, et même le français, que Voiture et Balzac ont porté à sa perfection¹. Ainsi, par une fortune doublement singulière et favorable, ce Jacquot Tournebroke deviendra savant et je mangerai tous les jours.

— Topez là ! dit mon père. Barbe, apportez deux gobelets. Il n'y a point d'affaire conclue quand les parties n'ont pas trinqué en signe d'accord. Nous boirons ici. Je ne veux de ma vie remettre le pied au *Petit Bacchus*, tant ce coutelier et ce moine m'inspirent d'éloignement. »

L'abbé se leva, et, les mains posées sur le dossier de sa chaise, dit d'un ton lent et grave :

« Avant tout, je remercie Dieu, créateur et conser-

vateur de toutes choses, de m'avoir conduit dans cette maison nourricière. C'est lui seul qui nous gouverne, et nous devons reconnaître sa Providence dans les affaires humaines, encore qu'il soit téméraire et parfois incongru de l'y suivre de trop près. Car, étant universelle, elle se trouve dans toutes sortes de rencontres, sublimes assurément pour la conduite que Dieu y tient, mais obscènes ou ridicules pour la part que les hommes y prennent, et qui est le seul endroit par où elles nous apparaissent. Aussi ne faut-il pas crier, à la façon des capucins et des bonnes femmes, qu'on voit Dieu à tous les chats qu'on fouette. Louons le Seigneur; prions-le de m'éclairer dans les enseignements que je donnerai à cet enfant, et, pour le reste, remettons-nous-en à sa sainte volonté, sans chercher à la comprendre par le menu. »

Puis, soulevant son gobelet, il but un grand coup de vin.

« Ce vin, dit-il, porte dans l'économie du corps humain^a une chaleur douce et salutaire. C'est une liqueur digne d'être chantée à Téos et au Temple, par les princes des poètes bachiques, Anacréon et Chaulieu¹. J'en veux froter les lèvres de mon jeune disciple. »

Il me mit le gobelet sous le menton et s'écria :

« Abeilles de l'Académie, venez, venez vous poser en harmonieux essaims sur la bouche, désormais sacrée aux Muses, de Jacobus Tournebroche.

— Oh ! monsieur l'abbé, dit ma mère, il est vrai que le vin attire les abeilles, surtout quand il est doux. Mais il ne faut pas souhaiter que ces méchantes mouches se posent sur les lèvres de mon Jacquot, car leur piqure est cruelle. Un jour que je mordais dans une pêche, je fus piquée à la langue par une abeille et je souffris les tourments de l'enfer. Je ne fus soulagée que par un peu de terre, mêlée de salive, que frère Ange me mit dans la bouche, en récitant l'oraison de saint Côme². »

L'abbé lui fit entendre qu'il parlait d'abeilles au sens allégorique. Et mon père dit sur un ton de reproche :

« Barbe, vous êtes une sainte et digne femme, mais j'ai maintes fois remarqué que vous aviez un

fâcheux penchant à vous jeter étourdiment dans les entretiens sérieux comme un chien dans un jeu de quilles.

— Il se peut, répondit ma mère. Mais si vous aviez mieux suivi mes conseils, Léonard, vous vous en seriez bien trouvé. Je puis ne pas connaître toutes les espèces d'abeilles, mais je m'entends au gouvernement de la maison et aux convenances que doit garder dans ses mœurs un homme d'âge, père de famille et porte-bannière de sa confrérie. »

Mon père se gratta l'oreille et versa du vin à l'abbé, qui dit en soupirant :

« Certes, le savoir n'est pas de nos jours honoré dans le royaume de France comme il l'était chez le peuple romain, pourtant dégénéré de sa vertu première, au temps où la rhétorique porta Eugène à l'Empire¹. Il n'est pas rare de voir en notre siècle un habile homme dans un grenier sans feu ni chandelle. *Exemplum ut talpa*. J'en suis un exemple. »

Il nous fit alors un récit de sa vie, que je rapporterai tel qu'il sortit de sa bouche, à cela près qu'il s'y trouvait des endroits que la faiblesse de mon âge m'empêcha de bien entendre, et, par suite, de garder dans ma mémoire. J'ai cru pouvoir les rétablir d'après les confidences qu'il me fit plus tard, quand il m'accorda l'honneur de son amitié.



« Tel que vous me voyez^a, dit-il, ou, pour mieux dire, tout autre que vous ne me voyez, jeune, svelte, l'œil vif et les cheveux noirs, j'ai enseigné les arts libéraux au collège de Beauvais², sous MM. Dugué, Guérin, Coffin et Baffier³. J'avais reçu^b les ordres et je pensais me faire un grand renom dans les lettres. Mais une femme renversa mes espérances. Elle se nommait Nicole Pigoreau et tenait une boutique de librairie *À la Bible d'or*⁴, sur la place, devant le collège. J'y fréquentais, feuilletant sans cesse les livres qu'elle recevait de Hollande, et aussi ces éditions biontiques⁵, illustrées de notes, gloses et commentaires

très savants. J'étais aimable, Mme Pigoreau s'en aperçut pour mon malheur. Elle avait été jolie et savait plaire encore. Ses yeux parlaient. Un jour, les Cicéron et les Tite-Live, les Platon et les Aristote, Thucydide, Polybe et Varron, Épictète, Sénèque, Boèce et Cassiodore, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Plaute et Térence, Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse, saint Jean Chrysostome et saint Basile, saint Jérôme et saint Augustin, Érasme, Saumaise, Turnèbe et Scaliger, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Bossuet traînant Ferri à sa suite, Lenain, Godefroy, Mézeray, Mainbourg, Fabricius, le père Lelong et le père Petau¹, tous les poètes^a, tous les orateurs, tous les historiens, tous les pères, tous les docteurs, tous les théologiens, tous les humanistes, tous les compilateurs, assemblés du haut en bas des murs, furent témoins de nos baisers.

« Je n'ai pu vous résister, me dit-elle, n'en prenez pas une mauvaise opinion de moi. »

« Elle m'exprimait son amour avec des transports inconcevables. Une fois, elle me fit essayer un rabat et des manchettes de dentelle, et, trouvant qu'ils m'allaient à ravir, elle me pressa de les garder. Je n'en voulus rien faire. Mais comme elle s'irritait de mes refus, où elle voyait une offense à l'amour, je consentis à prendre ce qu'elle m'offrait, de peur de la fâcher.

« Ma bonne fortune dura jusqu'au temps où je fus remplacé par un officier. J'en conçus un violent dépit, et, dans l'ardeur de me venger, je fis savoir aux régents du collège que je n'allais plus *À la Bible d'or*, de peur d'y voir des spectacles propres à offenser la modestie d'un jeune ecclésiastique. À vrai dire, je n'eus pas à me féliciter de cet artifice. Car Mme Pigoreau, apprenant comme j'en usais à son égard, publia que je lui avais volé des manchettes et un rabat de dentelle. Ses fausses plaintes allèrent aux oreilles des régents qui firent fouiller mon coffre et y trouvèrent la parure, qui était d'un assez grand prix. Ils me chassèrent, et c'est ainsi que j'éprouvai, à l'exemple d'Hippolyte et de Bellérophon², la ruse et la méchanceté des femmes. Me trouvant dans la rue avec mes hardes et mes cahiers d'éloquence, j'étais en grand risque d'y mourir de faim, lorsque, laissant le petit

collet¹, je me recommandai à un seigneur huguenot qui me prit pour secrétaire et me dicta des libelles sur la religion².

— Ah ! pour cela ! s'écria mon père, c'était mal à vous, monsieur l'abbé. Un honnête homme ne doit pas prêter la main à ces abominations. Et, pour ma part, bien qu'ignorant et de condition mécanique, je ne puis sentir la vache à Colas³.

— Vous avez raison, mon hôte, reprit l'abbé. Cet endroit est le plus mauvais de ma vic. C'est celui qui me donne le plus de repentir. Mais mon homme était calviniste. Il ne m'employait qu'à écrire contre les luthériens et les sociniens⁴, qu'il ne pouvait souffrir, et je vous assure qu'il m'obligea à traiter ces hérétiques plus durement qu'on ne le fit jamais en Sorbonne.

— *Amen*, dit mon père. Les agneaux paissent en paix, tandis que les loups se dévorent entre eux. »

L'abbé poursuivit son récit :

« Au reste, dit-il, je ne demeurai pas longtemps chez ce seigneur, qui faisait plus de cas des lettres d'Ulric de Hutten⁵ que des harangues de Démosthène et chez qui on ne buvait que de l'eau. Je fis ensuite divers métiers dont aucun ne me réussit. Je fus successivement colporteur, comédien, moine, laquais. Puis, reprenant le petit collet, je devins secrétaire de l'évêque de Séez⁶ et je rédigeai le catalogue des manuscrits précieux renfermés dans sa bibliothèque. Ce catalogue forme deux volumes in-folio, qu'il plaça dans sa galerie, reliés en maroquin rouge, à ses armes, et dorés sur tranches. J'ose dire que c'est un bon ouvrage.

« Il n'aurait tenu qu'à moi de vieillir dans l'étude et la paix auprès de monseigneur. Mais j'aimais la chambrière de Mme la baillive⁷. Ne m'en blâmez pas avec trop de sévérité. Brune, grasse, vive, fraîche, saint Pacôme⁸ lui-même l'eût aimée. Un jour, elle prit le coche pour aller chercher fortune à Paris. Je l'y suivis. Mais je n'y fis point mes affaires aussi bien qu'elle fit les siennes. J'entrai, sur sa recommandation, au service de Mme de Saint-Erneſt, danseuse de l'Opéra, qui, connaissant mes talents, me chargea d'écrire, sous sa dictée, un libelle contre Mlle Davilliers,

LE LYS ROUGE

<i>Notice</i>	1192
<i>Note sur le texte</i>	1218
<i>Notes et variantes</i>	1221

LE PUIIS DE SAINTE CLAIRE

<i>Notice</i>	1269
<i>Note sur le texte</i>	1282
<i>Notes et variantes</i>	1283

Histoire contemporaine

<i>Notice</i>	1319
<i>Note sur le texte</i>	1349

L'ORME DU MAIL

<i>Notes et variantes</i>	1355
---------------------------	------

LE MANNEQUIN D'OSIER

<i>Notes et variantes</i>	1384
---------------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA RÔTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

LES OPINIONS DE M. JÉRÔME COIGNARD

LE LYS ROUGE

LE PUIT DE SAINTE CLAIRE

L'ORME DU MAIL

Appendice

Articles de *L'Écho de Paris*
non repris dans *L'Orme du Mail*

LE MANNEQUIN D'OSIER

Introduction

Chronologie (1893-1897)

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

par Marie-Claire Bancquart